

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1915. Chapitre XI : « Ravitaillement du nord de la France ».

Le ravitaillement du nord de la France était en bonne voie ; des arrangements, je l'ai dit, avaient été conclus entre M. Hoover et l'État-major allemand. La difficulté était le contrôle. Plusieurs délégués de la C. R. B. avaient été désignés dans ce but ; ils devaient parcourir le nord de la France, jusqu'au front même, souvent au milieu du danger, et les Allemands voulaient que chacun d'eux fût accompagné jour et nuit d'un officier allemand, leur « *nurse* », comme disaient nos jeunes gens. Une telle situation, pénible en tout temps, devenait intolérable dans les circonstances actuelles. L'officier allemand ne quittait pas des yeux notre délégué ; il le surveillait « *soit qu'il se levât pour déjeuner, soit qu'il s'agenouillât pour prier* ». Les délégués étaient forcés de saluer tout officier allemand et devaient supporter en silence l'expression mal déguisée de l'antipathie allemande pour les Américains. Les Allemands ramenaient toujours sur le tapis la question du transport des munitions et leur attitude en face du

ravitaillement indiquait une cynique méfiance. Ils vous demandaient à brûle-pourpoint :

- *Qu'est-ce que les Américains gagnent à tout cela ?*

Mais les délégués supportaient tout avec une admirable patience et le résultat de leur dévouement fut que 3 millions de Français eurent le pain quotidien. Voilà tout ce que gagnaient les Américains. Seulement, cette existence épuisait nos délégués ; quand ils rentraient pour un congé d'un ou deux jours, ils étaient à bout de forces. La surveillance constante et insultante leur devenait intolérable. Il y eut bien des exemples de courage, de patience et de sacrifice dans cette guerre, la plus odieuse et la plus sauvage que l'Humanité ait connue : il n'y en eut pas de plus beau que le service des jeunes Américains de la C. R. B. dans le nord de la France.

Le Grand-Duché de Luxembourg nous implorait à son tour pour obtenir des vivres. Le comte d'Ansembourg, chargé d'affaires du grand-duché à Bruxelles, m'amenait des citoyens du grand-duché qui, littéralement en pleurs, me demandaient des secours que nous ne pouvions leur donner.

Tels étaient les soucis de chaque jour. Une question plus vaste touchait au principe de l'oeuvre.

Les Allemands avaient repris la Croix-Rouge ; on nous fit entendre qu'ils songeaient à reprendre

aussi le département de secours du C. N. Quand cette oeuvre avait été organisée, les Allemands avaient admis que le C. N. pourrait recevoir et distribuer sous la forme d'aides directes certaines sommes d'argent. Les détails discutés par des représentants des deux parties, l'on était arrivé à un accord où Villalobar et moi n'étions pas intervenus. Or, un grand nombre d'employés du Gouvernement belge aux chemins de fer, au télégraphe, aux services postaux, refusaient de travailler pour les occupants. Le C. N. leur versait des sommes considérables qui excitèrent le soupçon et peut-être la cupidité de la classe militaire, toujours dominante.

Le C. N. avait réuni sous son égide toutes les organisations charitables de Belgique, et les Allemands prétendaient que ces organisations charitables étaient des organisations politiques déguisées. Rien de plus contraire à la vérité, mais inutile de discuter avec ceux qui s'étaient mis cette idée dans la tête. Ils craignaient que le C. N. ne devint un rival, un gouvernement dans le Gouvernement, exerçant une puissante influence dans toute la Belgique. Ils ne faisaient aucune objection au ravitaillement. Ils se disaient disposés « *loyalement et honnêtement* » à respecter les engagements pris envers cette oeuvre. Mais le gouverneur général aurait voulu, semble-t-il, reprendre les secours comme il avait repris la

Croix-Rouge, et c'est à quoi Villalobar et moi nous opposions, rappelant les engagements pris.

Nous avions l'impression que le gouverneur général ne comprenait pas l'oeuvre des secours ; certainement il ne comprenait pas le but et l'organisation de la C. R. B. ; car à peine nous nous poussions-nous un soupir de soulagement au sujet des difficultés aplanies du C. N., que M. Hoover m'envoyait un long télégramme sur une interview de von Bissing, publiée par le **Staatszeitung** de New-York, disant que l'oeuvre de l'Amérique en Belgique n'était nullement une oeuvre de charité, mais une affaire, ou quelque chose de pire. M. Hoover menaçait de tout arrêter si je ne parvenais à voir le vieux satrape et à obtenir un démenti.

Nous ne possédions que des extraits de l'interview offensante ; quand les journaux d'outremer arrivaient en Belgique, ils étaient souvent vieux d'un mois. Un mois opère des miracles sur la colère ou l'irritation ; aussi, quand nous eûmes en entier sous les yeux l'étonnante déclaration, nous fûmes presque heureux de n'en avoir connu d'abord que des extraits ; en effet, après plusieurs conversations avec le baron von der Lancken, j'avais obtenu du gouverneur général des expressions satisfaisantes et l'incident était clos.

Le journal ne publiait pas seulement des interviews mais des portraits de von Bissing regardant avec bienveillance le Musée, debout à

côté d'un Hercule de marbre et de l'Hermès de Praxitèle, ou assis dans le Sénat belge, écoutant pieusement le sermon d'un pasteur allemand. Dans l'interview, le général disait comment il gouvernait la Belgique, jusque-là si mal gouvernée, la Belgique avec son système communal, sa démocratie, sa paix, sa liberté, son bonheur, sa prospérité ! Il parlait de ses efforts pour ramener la vie dans le pays, en rouvrant les musées, en encourageant l'agriculture, etc.

Les musées étaient rouverts, il est vrai, par ordre des Allemands, contre la volonté de leurs directeurs ; le Musée moderne s'ouvrit d'abord les trois premiers jours de la semaine ; le Musée des Beaux-Arts, les trois derniers ; des sentinelles avec leur fusil et leur baïonnette se tenaient devant chaque porte et les vastes salles restaient vides car jamais un Belge de quelque dignité n'y serait entré tant qu'il fallait passer devant des sentinelles et coudoyer des soldats ennemis. Le passage le plus remarquable de l'interview concernait la «*reprise de la vie*» en Belgique. La vie n'avait pas repris du tout et bien des gens seraient morts de faim depuis longtemps si l'Amérique n'avait organisé sa commission de secours. Von Bissing n'y était pour rien, il n'avait pas aidé l'oeuvre, s'était borné à confirmer ou à étendre ses garanties antérieures et semblait ne pas la comprendre. C'est si vrai que, pendant qu'il se laissait *interviewer*, les officiers de son état-major

préparaient un rapport pour lui faire connaître en quoi consistait au juste le ravitaillement.

Il avait imprimé des affiches qui encourageaient l'industrie à renaître et, dans son interview, il affirmait qu'elle renaissait. En fait, il n'y avait nulle industrie dans le pays. Bien mieux, les Allemands enlevaient les machines pour les envoyer en Allemagne. Pas d'importations, à cause du blocus ; pas d'exportations, sauf en Allemagne. L'industrie était impossible, faute de matières premières. Quarante mille ouvriers des usines d'armes de Liège avaient refusé de travailler ; les mines étaient saisies par les autorités allemandes, qui avaient besoin de charbon.

La Belgique avait répondu tacitement, par une grève générale, à l'agression allemande. Quant à l'agriculture, le pays le plus peuplé du monde était aussi le plus intensément et le plus scientifiquement cultivé ; on ne voit pas ce que von Bissing eût enseigné aux Belges dans ce domaine. Les seules semences employées étaient fournies par la Commission américaine ; elles furent utilisées par la patience des paysans et lorsque, sur l'ordre de la Nature, le printemps parut, ces semences germèrent, sans qu'un vieux général de cavalerie allemand fût pour rien dans le résultat. La sève montait dans les arbres ; la Nature, dans son auguste indifférence aux formes de gouvernement

et aux querelles des hommes, poursuivait ses procédés mystérieux.

Nous fûmes heureux de recevoir un télégramme de M. Hoover, nous assurant des vivres jusqu'au 15 août. Nous ne fûmes pas heureux longtemps, car la lettre explicative qui suit toujours un télégramme, nous apprit que le ravitaillement cesserait le 15 août si les Allemands ne cédaient à une demande des Anglais tendant à ce que les Allemands ne saisissent pas la future récolte en Belgique. Mais il vint une dépêche de Washington avec une lettre touchante transmise à M. Bryan par M. Havenith, le ministre belge en cette ville, exprimant la gratitude du Gouvernement belge au ministre d'Amérique à Bruxelles * ; puis des femmes de Laeken, en pleurant, m'offrirent un de nos sacs à froment d'Amérique, brodé à la main par elles-mêmes et couvert d'expressions de reconnaissance. Comment ne pas chercher un moyen de conserver aux Belges la récolte qu'ils avaient semée ?

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur **Paul de Reul**, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « page de titre » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « *Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges.* »
Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

* The letter delivered by M. Havenith, the Belgian Minister at Washington, to the State Department was as follows :

LÉGATION DE BELGIQUE,

WASHINGTON, D.C., *March 17, 1915.*

EXCELLENCY, — I have been directed by the Belgian Minister for Foreign Affairs to forward to your Excellency the expression of deep gratitude which my Government owes to His Excellency Brand Whitlock, American Minister to Belgium, for the repeated efforts he has made in order to alleviate the heavy burden laid upon Belgium, and especially upon Brussels, as a consequence of the German occupation. The Belgian Minister for Foreign Affairs has already extended to Mr. Brand Whitlock his sincerest thanks for the precious help he was able to give to the unfortunate Belgian population.

My Government has instructed me to inform your Excellency that Mr. Brand Whitlock's activities, under difficult conditions, have been beyond all praise. On many occasions the firm attitude adopted by him reminded the occupying authorities of the respect due to international conventions.

The Belgian Government wishes me to associate the staff of the American Legation in its official expression of gratitude toward the American representative in Brussels, His Excellency Mr. Brand Whitlock.

Accept, sir, the renewed assurances of my highest consideration.

E. HAVENITH

His Excellency W. J. Bryan, Secretary of State.

Notes.

Traduction française : « *Ravitaillement du nord de la France* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre XI (1915) in *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles* ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 207-212. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), *Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative* ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre **73** («*Feeding the North of France*»), volume 1, pages 374-382, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2073.pdf>

Ce serait intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des mêmes dates dans son *Journal de guerre* (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

[http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf](http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de_%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf)

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : Virginie LOVELING (1836-1923) dans son « *In oorlogsnoed* ». Voir, e. a. :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

<http://edities.kantl.be/loveling/>